

LIVRES Le 28 mai 2009 à 6h53

Traumas d'Arménie

CRITIQUE **Génocide. Psy et filiation pour un travail de mémoire.**

Par **GENEVIÈVE DELAISI DE PARSEVAL** psychanalyste

Le génocide qu'a subi le peuple arménien entre 1908 et 1918 n'a été que récemment inscrit dans la mémoire occidentale, et encore pas partout, en particulier pas par l'Etat Turc actuel. En France, cette chape de plomb a commencé à se fissurer lorsqu'en 1981 un groupe de jeunes Arméniens, en colère devant le déni massif qui oblitérait ce massacre, décida d'occuper le consulat général de Turquie à Paris. Le mouvement de ces courageux jeunes hommes a eu une portée historique : après moult reculades le gouvernement français a fini par voter, en janvier 2002, une loi qui reconnaissait publiquement ce génocide, dont il faut savoir qu'il servit de «modèle» à Hitler qui écrivait dans une lettre datée du 22 août 1933, pour justifier le génocide du peuple juif : «*Notre force réside en notre rapidité et notre brutalité [...] Qui se souvient encore du massacre des Arméniens ?*» (phrase citée par Janine Altounian dans un texte de 1996). C'est ainsi que la fille du survivant a décidé de prendre la parole.

Le livre actuel a cependant une portée plus large que celle, personnelle, de l'histoire de l'auteur : c'est un ouvrage à plusieurs voix qui porte sur la question de la transmission d'un héritage traumatique aux survivants et à leur descendance. Il s'articule autour d'un étonnant fac-similé du journal de déportation tenu par Vahram Altounian, jeune adolescent alors âgé de 14 ans (la calligraphie est en outre dotée d'une étonnante force expressive, les caractères formant autant de petits nœuds de tapisserie), journal de bord qu'il avait sobrement intitulé : «*Tout ce que j'ai enduré, des années 1915 à 1919*» (sa mère, son frère et lui-même sont revenus de cet enfer, mais pas son père, mort en déportation).

Langue «amputée». Etrange destin que celui de ce journal, traduit en français il y a une trentaine d'années par Krikor Beledian (professeur à l'Inalco), puis rangé dans un tiroir. Il a fallu soixante ans avant que sa fille, Janine Altounian, grande linguiste - elle est l'une des traductrices de Freud en français - mais privée de langue et d'écriture maternelles, l'arménien, puisse accéder au texte de son père. Chez ses parents en effet, note Manuela Fraire, psychanalyste italienne, on parlait turc (la langue du bourreau), langue que la petite fille comprenait mais ne parlait pas ; quant à la langue arménienne elle avait été comme «*amputée*», considérée comme «*indécente*».

Les auteurs de ce livre, tous psychanalystes, réagissent de manière à la fois personnelle et professionnelle aux effets d'après coup qu'a pu engendrer la découverte de ce journal. Le résultat est passionnant. Dans le chapitre «*Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique*», le psychanalyste René Kaës indique la véritable finalité de ce livre (1) : «*La fille de Vahram Altounian fut celle qui s'est constituée en destinatrice de ce journal : elle l'a retrouvé et rendu public ; ce faisant, elle a mis en œuvre un réseau de pensées, de commentaires et de savoir qui a permis de traduire l'innommable ; d'entendre dans sa propre langue ce qui fut dit et écrit dans une autre langue, à la fois étrangère familiale, mais non familière. Cet écart aussi fait appel de sens.*» Il s'agit d'une notion qu'en psychanalyse Alain de Mijolla nomme «*l'intergénérationnel*». René Kaës, Haydée Faimberg et d'autres préfèrent «*transgénérationnel*», terme qui désigne le processus de mise en relation d'un sujet avec une expérience qu'il n'a pas personnellement vécue. C'est en ce sens, dit encore Manuela Fraire, que Janine Altounian s'est aperçue que «*quelque chose*» en elle réclamait droit à la parole, «*quelque chose qui n'était pas proprement un souvenir, mais une trace laissée derrière elle par le passage d'un traumatisme*».

Traces. J. B. Pontalis avait, lui, souligné qu'il existe une différence entre souvenir et trace : «*Les traces s'inscrivent, le souvenir donne une forme [...] Ce qui demeure n'est pas le souvenir, mais les traces.*» (*Ce Temps qui ne passe pas*, Gallimard). Dans *la Mémoire, l'histoire, l'oubli* (Seuil), Paul Ricoeur avait exprimé une idée proche en écrivant ces lignes qui résonnent dans l'actuel débat sur les origines : «*Le passé, qui n'est plus mais qui a été, réclame le dire du récit du fond même de sa propre absence.*»

(1) Kaës, dont un livre important, *les Alliances inconscientes*, vient de sortir chez Dunod.